

Robert ne veut pas lire^{MD}

PIERRE-YVES PÉPIN

DERNIÈRE ENTRÉE

En hommage à Hammond Innes pour Atlantic Jury



Pierre-Yves Pépin

Pierre-Yves Pépin, géographe de formation et grand bourlingueur, a déjà beaucoup publié à la fin des années 1970 (*L'Homme gratuit, L'Homme essentiel, Le Diable au marais, American Stories*) et a encore quelques textes fulgurants en réserve pour Robert.

Édition dirigée par Jean-François Chételat

Crédit photo : www.laurentrabatel.com

www.robertneutpaslire.com

Toute reproduction interdite. Droits réservés. ©

Partie 1

La tempête malmenait le Cladach, ancré dans une baie mal abritée de l'île Lewis. Des éclats d'acétylène crevaient la nuit opaque. Une pluie d'étincelles crépitait sur le pont du tramp cargo qu'on découpait. Le bruit de masses, de scies à fer et de ciseaux à froid retentissait de proue en poupe. Les diesels assurant l'énergie motrice aux treuils s'éteignaient puis repartaient. Lanternes et réflecteurs baladés de haut en bas du navire révélaient des gars costauds aux gueules farouches. Des jurons, des crachats punctuaient leurs moindres gestes. De violentes disputes éclataient pour la possession d'objets de toute sorte. Un type aux oreilles décollées, l'ancien premier maître du Cladach, tira du revolver au-dessus des têtes. Le calme revint, temporairement.

Le tramp, qui avait parcouru les cinq océans pendant plus de vingt ans, venait de perdre sa certification. Alors que le vieux rafiote attendait son tour pour la casse, dans un port d'Angleterre, des

éléments durs de son équipage le menèrent ici, dans cette région isolée pour mettre à sac, sans histoires, le navire démobilisé. Les bourlingueurs comptaient en tirer tout ce pouvait avoir une valeur. Chambre des machines, espaces intérieurs, cuisine, cambuse, ponts et timonerie, rien n'était épargné.

Une pile d'objets encombraient la grève.

Espars et tronçons de mâts surgissaient d'un fouillis de sections de rambarde, de châssis de lits, de cuisinières en fonte, d'évents, de meubles à cartes, de filins, d'outils. Des femmes massives, enveloppées de longs châles collés à la croupe par la pluie tenace, s'attelaient à des tombereaux que leurs enfants poussaient. Ils convoaient ainsi ustensiles, manomètres et tubulures, provisions de bouche et kérosène vers des masures de pierre au toit de chaume pentu moisi par le climat éprouvant des Hébrides. Après une dizaine de jours de travail acharné, les pilleurs touchaient au but.

La dernière charge n'était pas la moindre : rouages de treuils et pièces mobiles de palans.

Le Cladach dépecé, devint silencieux d'un seul coup. Prêt à être remorqué au-delà des récifs qui cernaient la baie, puis coulé. Les habitants du lieu, hommes, femmes et enfants, descendants d'égorgeurs et de pilleurs d'épaves s'alignèrent pour contempler la carcasse inerte fouettée par les embruns, ballottée par les eaux furieuses qui prenaient d'assaut la baie.

Ronald Fergus se dressa en sursaut sur la literie aux odeurs rances. Le silence régnant à bord du navire qu'il n'avait pas voulu quitter, lui apparut redoutable. Chargé de maléfices. Le capitaine comprit vite où l'on en était. Il passa une main tremblante dans sa chevelure hirsute. Son regard erra dans la cabine. Ainsi, même ici, il ne restait rien. Des tiroirs bâillaient. Les rideaux manquaient aux hublots. Les tringles brisées pendues aux crochets oscillaient au rythme du roulis qui

secouait le Cladach. Ce dénuement fit sourire le vieux marin. Aucune importance. Sa vie se trouvait derrière lui.

Fergus avait commercé des armes en Abyssinie. Trafiqué des femmes au Proche-Orient. Tiré des coolies pour le compte de seigneurs de la guerre, en Chine. Transigé des diamants sur les plateaux du Mato Grosso. Fait du troc dans les mers du Sud. Mais les choses n'existaient dorénavant dans sa tête que sous forme d'effilochures, de traînées d'écume. Elle prenait l'eau, cette maudite mémoire ! Et pourtant ! Une pleine charge d'images fulgurantes, de sensations fortes, de souvenirs troubles d'une précision redoutable le ravivèrent tout à coup. Sa main amaigrie caressa le flanc d'un coffre placé sous le lit. Il y avait là un véritable arsenal. Le journal de bord du navire se dissimulait parmi les boîtes de cartouches. Il manquait une entrée. Il devait l'inscrire. Ce serait la dernière.

Après ça, mourir ne serait pas un problème.

Des pas précipités ébranlèrent la coursive. Le capitaine avait dû crier dans son délire. Un Abyssin sans âge et à barbiche, se rua dans la cabine. Son steward ! Une seringue reluisait dans sa main. Ah, bienheureuse morphine ! Un doute germa toutefois dans le cerveau agité du malade. Quelque chose ne collait pas. Il se redressa sur un coude. Ce n'était pas l'heure de l'injection ! Le capitaine lut un verdict de mort dans le regard de Hailé. Celui-ci s'apprêtait à lui administrer une dose léthale d'opiacé. Fergus ne voulait pas mourir tout de suite. Il désirait revivre certains événements cruciaux de sa vie tumultueuse. Résoudre sa propre énigme. Il lui fallait un sursis. À tout prix !

Une détonation puissante découpa l'espace clôt. Hailé s'écroula sur le plancher de la cabine. Un trou en forme d'étoile se dessina à la racine de ses cheveux coupés ras.

Partie 2

Ronald Fergus marchait depuis trois jours sur les plateaux de grès qui prolongent les massifs du Hoggar. Seul survivant d'une caravane attaquée par des pillards du désert. Depuis quelques heures, le mirage d'une montagne qui grandissait s'imposait à lui. Il s'orienta vers elle.

Les flancs de roc noir luisaient durement au soleil.

Une femme menue en descendait, sautant de roche en roche avec la souplesse d'un cabri.

Une Touareg. Fergus cracha dans le sable.

Il détestait les indigènes. Rendue au bas de la pente, elle le prit par le poignet pour l'obliger à remonter. Il se sentait trop faible pour résister et finit par la suivre. De temps à autre, il devait s'asseoir.

Il contemplait alors l'espace jaune courant jusqu'aux confins de l'horizon. Il n'osait respirer. Il aurait voulu rester là, toujours. Attendre la nuit froide et secourable. Mourir sans effort. La jeune femme l'obligea à reprendre la montée. Au sommet, le soleil devint noir devant les yeux de Fer-

gus. Il s'écroula. Mais ils étaient rendus.

Des Touareg enturbannés se tenaient à l'entrée d'une caverne qui s'enfonçait dans le flanc de la montagne. Voyant l'homme, les femmes de la tribu ajustèrent leur voile. Leur respiration rapide agita l'étoffe légère. On fit boire un peu d'eau au naufragé des sables. Puis on l'étendit à même la litière des chèvres qui occupaient le fond de la grotte. La nuit vint.

Le lendemain, celui qui semblait être leur chef, accompagné de sa garde rapprochée, le fouilla. Il détruisit ses papiers. Retira les balles de son revolver. Lui enleva bottes et ceinture. Fergus se redressa. Regarda les guerriers farouches tour à tour. Pas un oeil ne cilla. Pas un trait ne bougea dans ces visages de cuir. Fergus voulut marcher. Ses jambes le lâchèrent. Une poigne dure le retint. Une femme lui apporta une écuelle de semoule garnie de petits morceaux de viande piquante. Il avait appris. Il mangea très lentement. On lui

donna à boire. Il se sentit mieux.

Ce soir-là, ainsi que les autres qui allaient suivre, il partagea leur couche commune en forme de croissant. Au matin, du pain azyme et du thé sucré bouillant le réconfortaient. Au crépuscule, un potage épaissi de légumes et parfois, d'un morceau de viande, servait de pitance à chacun.

Les Touareg étaient à l'affût de quelque chose. Des hommes postés en éclaireurs scrutaient les lointains du désert. Afin de tromper son ennui et se rendre utile, Fergus accompagnait les enfants qui conduisaient les chèvres aux pâturages. Il portait dorénavant un burnous et des sandales. On lui donnait deux ou trois dattes et un peu d'eau pour la journée. Des plantes rabougries poussaient au fond d'un ravin, encastrées dans le roc, à l'abri d'une crête. Les enfants laissaient les chèvres en prélever une portion congrue puis les menaient vers d'autres parties de la montagne.

Dès onze heures, la roche fumait. Il fallait s'abriter. Des d'oiseaux charognards survolaient ce paysage en cuisson. Les enfants partageaient leur pain avec l'étranger. Tout en restant sur le qui-vive. C'est ce qu'on leur avait appris. Règle première de survie. En fin d'après-midi, quand les confins du désert se teintaient de mauve et qu'une brise montait des vallées servant de lit aux oueds desséchés, les clochettes des chèvres tintaient vers le bas des pentes. Le petit troupeau passait alors à proximité d'un vénérable acacia à l'écorce crevascée qui avait pris la dureté et la couleur du fer. L'acacia portait un maigre feuillage. Les chèvres, gourmandes, bêlaient dès qu'elles voyaient apparaître sa silhouette solitaire. Juchées les unes sur les autres, elles s'étiraient le cou vers les feuilles étiolées. Un jour, Fergus ploya une branche, pour les aider. Celle-ci brisa sec. Saisies par le bruit, toutes s'enfuirent. Les enfants regardèrent l'étranger d'un oeil lourd de reproches.

Puis le sirocco se leva. La nuit tomba d'un

seul coup. Mais une nuit jaune. Une nuit qui brûlait la peau comme une râpe. La chaleur devint suffocante. Même dans la caverne, où tout le monde s'était réfugié. Le vent de sable s'y engouffra comme dans un tunnel. Des animaux moururent. Des enfants. Enfin, une toute jeune femme, celle-là même qui avait secouru l'étranger.

Quelques jours après cette tragédie, le bugle d'une colonne de méharis venue du nord sonna dans le désert. Les dromadaires avançaient dignement vers la montagne. Les méharistes portaient leurs armes en travers de leurs jambes croisées.

Les Touareg se dissimulèrent derrière des blocs de roche. Ils ouvrirent un feu meurtrier. L'adjudant en tête de colonne fut atteint le premier. Il boula sur le sable. Les méharistes firent s'agenouiller leurs montures. Partirent à l'assaut des pentes.

Les voiles blancs protégeant leur nuque volaient au vent. Ils montaient vers une mort certaine.

Aucun ne survécut.

Pendant la bataille et contre toute règle tribale,

les femmes facilitèrent la fuite de l'étranger.
Elles n'ignoraient pas le sort qui serait réservé à ce témoin du massacre. L'homme partit à pied. On lui avait remis ses maigres possessions.
Il s'éloigna vers le nord.

